

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Les riches pillent les pauvres et accorcent leurs violences du titre de légalité.

Thomas MORUS.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LE PROCÈS DES TRENTE : DIX ANS APRÈS

UNE ÉPOQUE

Dix années exactement nous séparent du Procès des Trente. Dix années pendant lesquelles le mouvement anarchiste a pris une extension formidable, où notre idée a pénétré dans tous les milieux, s'est infiltrée peu à peu dans la littérature contemporaine, affirmant de plus en plus sa force et son droit d'asile dans la pensée moderne.

Dix années pendant lesquelles les haines se sont apaisées, les vieilles rancunes ont été oubliées, les colères se sont adoucies. Après les arrestations en masse, les perquisitions à domicile, les fournées expédiées au bagne, les guillotinades, toutes mesures provoquées par la frousse bourgeois, le calme se rétablit peu à peu. On finit par s'habituer à cette idée que les anarchistes étaient autre chose que des énergumènes ou des fous ; qu'il y avait peut-être utilité et profit à discuter avec eux. Et l'on s'aperçut, qu'en somme, ce que demandaient les libertaires n'était pas aussi excessif qu'on avait pu le croire, que leurs aspirations et leurs revendications étaient celles de tous les hommes en marche constante vers plus de liberté et de bonheur.

Depuis que les sociétés existent, à toutes les époques, il s'est trouvé des individus pour clamer le *Droit de tous à la Vie*. Ces cris isolés ne sont pas toujours restés sans répercussion. La plupart ont contribué à former des religions abétissantes et déprimantes qui, durant des siècles ont pesé sur les esprits. Peu à peu, cependant, malgré la tourbe des prêtres, malgré les pasteurs et les maîtres, à travers les tortures et les inquisitions, par dessus la flamme des bûchers, les idées d'émancipation ont suivi leur chemin.

La société bourgeoise de 1894 comprenait fort bien cela. Tant que les aspirations libertaires ne se formulaient que dans de vagues bouquins très peu lus et sans grande influence, tant qu'il ne s'agissait que de joutes oratoires et de jeux d'esprit, les bourgeois qui, au nom de la liberté de penser, avaient essayé plusieurs révoltes successives, se sentaient rassurés. Mais, quand les premiers anarchistes, las de toujours parler, se résolurent à agir, la société bourgeoise se crut perdue.

Il n'y avait pourtant qu'une poignée d'hommes décidés, ce qu'on a appelé le *demi-quartier*. En face, toute une société organisée avec sa police, son armée, sa magistrature, toutes les forces de répression, et par dessus tout l'ignorance et l'indifférence publiques. Il fallait frapper au bon endroit. Il fallait secouer la torpeur des foules.

Cette époque marquera dans l'histoire, dont elle sera l'une des plus belles pages. Nous parlons de l'histoire de l'Emancipation humaine. Ces hommes, qui faisaient d'avance le sacrifice de leur vie et de leur liberté, et sans moyens, sans armes presque, attaquaient la vieille société, provoquaient des admirations et des haines terribles. Cette lutte dont l'issue n'était point douce était tout simplement merveilleuse. Les Ravachol, les Henry, les Vaillant étaient vraiment d'une trempe exceptionnelle.

Avant d'aborder l'histoire du procès des Trente, qui fut le dernier incident et comme le couronnement de cette bataille formidable, nous allons essayer de retracer les préliminaires. Rapidement nous allons indiquer les grandes lignes de cette lutte inoubliable au cours de laquelle des individus finirent tête à toutes les forces modernes coalisées et firent reculer la société autoritaire et bourgeoise.

AVANT LE PROCÈS

L'idée anarchiste prend sa naissance avec Bakounine, dissident de l'Internationale et fondateur de la Fédération jurassique. S'il y eut, avant Michel Bakounine, des logiciens ou des utopistes tels que Fourier, Owen, Proudhon, chez lesquels on peut situer le berceau de l'anarchisme, il faut reconnaître que cette idée n'est entrée dans la période d'action qu'avec le théoricien de la *pandestruction*. A partir de ce moment seulement, le mouvement prend son essor. Des groupes peu nombreux se forment à Paris. Les anarchistes commencent leur propagande. La police et le gouvernement s'inquiètent.

A Lyon, éclate le fameux complot qui permet la condamnation de Kropotkin,

Emile Gautier et plusieurs autres. Cyvoc est envoyé au bagne pour un article de journal, après l'attentat de la place Bellecour.

Plus tard, Clément Duval dévalise et incendie un hôtel, tire des coups de revolver sur les policiers. Depuis, divers autres incidents se produisent. Mais il faut arriver en 92, à ce qu'on a appelé la *période ravacholiennne*, pour voir la bataille revêtir son véritable caractère.

Ravachol

Rappelons sommairement les faits. Le 1^{er} mai 1891, au cours de la manifestation annuelle, les anarchistes de Levallois-Perret sont attaqués par les agents.

Décamp, Dardare et Léveillé, blessés et couverts de sang, sont traînés au poste où on les laisse, pendant 48 heures, sans eau pour panser et laver leurs blessures et où on les traite avec une féroce inouïe.

Le 28 août suivant, les trois compagnons passent aux assises. M. Bulot prononce un réquisitoire acharné, demande aux jurés la tête de Décamp. Le jury prononce des peines sévères.

C'est alors qu'apparaît Ravachol. Le 11 mars 1892, la maison du boulevard Saint-Germain, qu'habitait le président Benoît, saute ; le 27 mars, c'est le tour de l'immeuble qu'occupait, rue de Clichy, l'avocat général Bulot.

Quoique ces deux explosions n'eussent point été suivies de conséquences graves, la terreur s'empara de Paris. La dynamite, en effet, venait de parler nettement. Il était effrayant de songer que des milliers d'existences étaient ainsi à la disposition d'un seul individu.

Une bombe venait d'éclater également à la caserne Lobeau. L'imagination de la foule, surexcitée par les journaux, ne voyait partout que des boîtes à sardines explosives. Les maisons des magistrats, les abords du Palais étaient gardés. Les perquisitions et les arrestations commencent. Enfin, la nouvelle de l'arrestation du *criminel* vint mettre fin à ces angoisses.

L'auteur de l'attentat, Ravachol, venait d'être dénoncé et arrêté au restaurant Véry. Paris respira. Mais sa tranquillité fut de courte durée. La veille du jour où Ravachol comparut aux assises, le restaurant sautait et le dénonciateur était supprimé.

La terreur revint. En effet, on ne pouvait se croire en présence d'un fait isolé. L'ère de la dynamite était ouverte. Ravachol avait des amis, des complices. La panique fut portée à son comble.

Ce fut au milieu de cet effroi indescriptible que Ravachol fut jugé. Ravachol ! C'était bien là un nom de consonance batailleuse, d'euphonie claironnante. Les débats le montrèrent comme une sorte de phénomène. Sa vie mouvementée, extraordinaire, aurait pu servir de thème au roman le plus dramatique. Son audace incroyable, son énergie opiniâtre, son sang-froid inouï, son flegme en face des situations les plus tragiques, en firent un de ces êtres exceptionnels et rares, comme il en surgit de loin en loin. Pour les uns, ce fut un héros ; pour les autres, un monstre.

Le jury n'osa pas prononcer la condamnation à mort et admis des circonstances atténuantes. A côté de Ravachol comparut Simon dit Biscuit, un jeune homme de dix-huit ans qui se montra d'une insouciance gouraillée et d'une crânerie peu commune.

Ravachol conserva jusqu'au bout une vérité étonnante, une liberté d'esprit extraordinaire. Condamné à mort pour le meurtre de l'ermite de Chambles, il refusa de se pourvoir en cassation ; soumis à un régime particulièrement féroce, *prisonnier dans une cage de fer, enfermé vivant dans un véritable tombeau*, son attitude ne se démentit pas un instant. Il mourut en chantant à plein gosier.

Vaillant

Six mois s'écoulèrent. Six mois pendant lesquels ne retentit plus la voix de la dynamite. Les anarchistes cependant redoublaient d'activité. Les réunions et les meetings se succédaient. Les orateurs libertaires parcouraient la province et les auditotires étaient de plus en plus nombreux. Les journaux la *Révolte*, l'*Endehors*, le *Père Peinard* étaient saisis et condamnés.

Sur ces entrefaites survint la grève de Carmaux. Le 8 novembre 92, une bombe éclata rue des Bons-Enfants, au commissa-

riat de police. Cette bombe avait été trouvée par les agents, avenue de l'Opéra, au siège de la Compagnie de Carmaux.

Une année encore se passa. Soudain les hostilités reprirent. Leauthier tua d'un coup de tranchet M. Georgewitch, ministre de Serbie à Paris.

Brusquement, le 9 décembre 93, on apprit qu'une bombe venait d'être lancée dans l'hémicycle du Palais-Bourbon. L'auteur de ce attentat était Auguste Vaillant.

A ce moment les escroqueries de Panama, les scandales différents qui s'étaient succédés, avaient contribué à l'impopularité des députés. Sans l'applaudir ouvertement, les ouvriers ne dissimulèrent pas la sympathie que leur inspirait Vaillant.

L'expression de cet attentat, du reste, était facile à saisir. On comprit qu'il s'agissait d'un récidive « nouveau modèle ». Par contre, ce fut, au Parlement, un affolement. L'hémicycle se vida en un instant. Les députés se précipitèrent vers les portes de sortie. La fameuse phrase de Dupuy : « Messieurs, la séance continue ! » ne fut prononcée que *vingt minutes après*.

C'est alors que furent votées les fameuses dispositions qui préludèrent aux lois scélérates.

En quarante-huit heures, avec une hâte qui ne leur était pas habituelle, nos parlementaires votèrent des modifications aux articles 265, 266 et 267 du Code pénal, concernant les associations de malfaiteurs, à l'article 3 de la loi du 19 juin 1871, sur la détonation des explosifs, enfin aux articles 24, 25 et 49 de la loi de 1881 sur la Presse. C'est de ces remaniements législatifs que sortit, quelques mois plus tard, le procès des Trente.

La magistrature ne mit pas moins de précipitation à instruire l'affaire du Palais-Bourbon et faire comparaître Vaillant et l'épouvanter, il avait soulevé dans le monde gouvernemental une rage féroce, une haine sauvage. Au seul mot de bombe, on voyait des gens écumer, se répandre en menaces sanguinaires, réclamer les plus atrocités tortures. Cet état d'âme de la foule était soigneusement entretenu par la Presse. Il faut lire les journaux de l'époque pour se rendre compte de la terreur qui sévissait dans les milieux bourgeois.

Le dimanche 28 février, tous les commissaires de police de Paris et de banlieue furent convoqués. Ils reçurent des instructions et pleins pouvoirs pour agir. Dès le lendemain, les policiers commençaient leur travail. Avant le jour, ils s'introduisaient dans les maisons, enfonçaient les portes, mettaient au pillage les bahuts, les armoires, tous les meubles ; brutalisaient les femmes, les enfants ; injurient les hommes, emportaient tout ce qui leur tombait sous la main. Cette chasse dura près d'un mois et s'étendit à la France et même aux colonies. (Il y eut des arrestations en Algérie.)

Les prisons de Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, Roanne, Marseille, Nîmes, Toulon, Montpellier, Cette, Toulouse, Bordeaux, Nancy, Brest, Nantes, Lille, Troyes, Dijon, etc., etc., s'empilèrent de détenus.

En province comme à Paris, la population fut terrorisée. On n'osait plus ouvrir la bouche, lire un journal, recevoir un ami, correspondre avec un camarade. Les lettres étaient violées, de minutieuses enquêtes se poursuivaient, les ouvriers étaient traqués et en butte à toutes les tracasseries. On n'entendait parler que de prisons, de bagnoles, de déportations.

En même temps, la folie de la peur s'empara du peuple. Ce fut une épidémie de lettres anonymes, une avalanche de dénonciations, un assaut de visites chez les juges et les policiers. Par sa lâcheté, par sa trahison la foule semblait sousservie à la condamnation qu'avait prononcé et exécuté Emile Henry.

LE PROCÈS

L'immense coup de filet ne donna pas les résultats qu'on espérait. Emprisonner des milliers d'individus, c'était joli, mais encore fallait-il sauver les apparences et faire mine de légalité.

Et l'on imagina le procès des Trente. Le juge d'instruction Meyer fut chargé d'instruire ce gigantesque procès. Le juge Meyer était persuadé que les anarchistes formaient un groupement discipliné et d'autant plus dangereux. Il avait le cerveau bourré des récits fantastiques auxquels a donné lieu l'organisation des *carbonari*, des nihilistes et des terroristes de toutes les époques. Aussi, avec lui, les choses allaient-elles bon train. En cinq sec, il fabriqua tout un roman.

Pendant ce temps, en dépit des mesures votées, des perquisitions et des arrestations, les bombes continuaient à exploser dans tous les coins de Paris, rue Saint-Jacques, faubourg Saint-Martin, rue de Provence, etc. Le 15 mars 1894, Pauwels trouve la mort avec l'engin qu'il voulait déposer dans l'église de la Madeleine. Le 4 avril, au restaurant Foyot, c'est Laurent Tailhade qui est atteint. Les arrestations se multiplient encore.

Quelques unes sont sensationnelles. De ce nombre, celle d'Ortiz, de Matha, de Fénon. Enfin, la mort du président Carnot, tué par Caserio, à Lyon, achève de bouleverser l'opinion. L'épouvante, l'indignation, la fureur publiques dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

Le Parlement discute une nouvelle législation tendant à rendre impossible la propagande anarchiste. De cette discussion sortit un arsenal de lois si épouvantables, que tous ceux qui n'avaient pas la peur les qualifiaient d'une épithète qui leur est restée : les *lois scélérates*.

Et le procès qu'on avait un instant songé à abandonner, fut dès lors définitivement résolu.

Les Accusés

L'acte d'accusation lu par le greffier Wilmes indiquait l'existence d'une secte ayant pour but la destruction de toute société au moyen de vols, pillages, incendies, assassinats. Dans cette secte, chacun courait au but suivant son tempérament et ses facultés, l'un commettant le crime, les autres l'amenant à le commettre par l'excitation et l'assistance.

Les inculpés, au nombre de trente, étaient les suivants :

Jean Grave, homme de lettres, directeur de la *Révolte*, accusé d'avoir exalté l'attentat dirigé contre la Société de Carmaux ; d'avoir fait l'éloge de Schouppé, Pini et Duval ; enfin, d'avoir publié la « Société mourante et l'anarchie », livre dans lequel il avait fait appel aux pires violences.

Sébastien Faure, conférencier, pour avoir dans un almanach anarchiste, publié en 1892, fait l'éloge de Pini ; pour être en relations avec Paul Reclus, Duprat, Paul Bernard et en général avec tous les hommes d'action du parti.

Constant Martin, qui, avec Duprat, servait de trait d'union aux anarchistes d'action.

Duprat, ouvrier tailleur, rédacteur de l'*Indicateur Anarchiste*.

Ledot, rédacteur de la *Révolte* ; Chatel, fondateur de la *Revue Anarchiste* ; Pouget, directeur du *Père Peinard* ; Brunet, ouvrier menuisier et conférencier ; Paul Bernard, retour de Barcelone où il séjournait au moment de l'explosion du théâtre de cette ville ; Ortiz, accusé de provocation au pillage, de vols différents commis avec Schouppé, Emile Henry, etc. ; Matha, fondateur du *Falot Cherbourgeois*, plus tard gérant de l'*En Déhors*, déjà condamné pour délit de presse, soupçonné de complicité avec Emile Henry ; Fénon, commis principal au ministère de la guerre, ami particulier d'Emile Henry, de Cohen, d'Ortiz, de Matha, accusé d'avoir détenu des matières explosives semblables à celles dont s'était servi Emile Henry.

Les autres accusés étaient Aguelli, élève des beaux-arts ; Bastard ; Billon, typographe ; Soubrier ; Daressy ; Triamcourt ; Chambon ; Molmeret ; Chericotti ; Bertani ; Liegois ; la femme Milanaccio ; la fille Cazal ; la femme Chericotti ; la femme Belotti ; Belotti.

Cinq des accusés étaient en fuite : Emile Pouget, Constant Martin, François Duprat, Paul Reclus, ingénieur, neveu d'Elysée Reclus, et Alexandre Cohen.

Les débats

Ils s'ouvriront le lundi 6 août 1894, devant la Cour d'assises de la Seine, au milieu d'une animation extraordinaire. Au banc de la défense, on remarquait MM. de Saint-Auban, Albert Crémieux, Demange, Justal, Paul Morel, etc... M. Dagras présidait. Enfin le célèbre Bulot faisait fonction d'avocat général.

Jean Grave fut le premier interrogé et se défendit en quelques mots. Ce fut ensuite le tour de Sébastien Faure, Ledot, Chatel, etc. Ces interrogatoires ne présentèrent aucune particularité, sinon que le président fit monter d'une insuffisance reconnue par tous et l'avocat Bulot d'un parti-pris extraordinaire. Mais laissons la parole à l'*Intransigeant* :

« Nous pouvons, tandis que ce dialogue qui doit rester secret, mystérieux, ignoré de tous, s'échange entre les deux premiers accusés et le président, regarder le magistrat et dire ce que nous constatons.

« Or, nous constatons que M. le Président n'est même pas de taille à lutter avec des hommes de la valeur de Jean Grave, et de Sébastien Faure. Nous constatons qu'à chaque instant ce pauvre bonhomme, qui n'a point l'air méchant et qui paraît très malheureux d'avoir un aussi difficile interrogatoire à conduire — s'arrête bêtement avec un air comique qui fait tordre la tête, et se sent « collé », comme on dit à l'école, par les réponses sans réplique des accusés.

Il est d'un calme imperturbable. Rien ne l'émeut, rien ne le démonte. Quoi qu'on lui dise, il va, sans ordre, sans conclusion, d'une allégation à une autre, d'une erreur à un mensonge. On lui démontre qu'il se trompe ou qu'il altère la vérité : il continue. Parfois il a des phrases malheureuses qu'il dit sérieusement. Telle celle-ci : « Je suis ici pour faire jaillir la lumière. »

« Et il la met sous le boisseau en interdisant la publicité des débats.

Grave s'est défendu avec une bonhomie tantôt souriante, tantôt éloquente. Sa phrase ferme, forte, martelée, son ton simple d'ouvrier lettré devenu un véritable érudit et un philosophe de haute valeur, ont déconcerté ce malheureux président perdu dans ses notes.

« Ça été bien autre chose quand il en est arrivé à Sébastien Faure.

« Tandis que cet orateur, plein de feu, qui joint à la subtilité d'un casuiste la verve gaie du méridional, faisait une démonstration serrée du ridicule des pourfuites dont il est l'objet, M. Vayras l'écoutait, charmé, admirant :

« — A-t-il de la chance de si bien parler et d'avoir tant d'idées en tête ! pensait-il. »

(8 aout 1894.)

Quand arriva le tour de Fénon, le président fut absolument déconcerté. Flégmatique, ironique, poli, il répondit avec une hauteur méprisante et une grande finesse d'esprit aux questions du président.

Dans le défilé des témoins, il faut citer M. Thomas (Georges d'Esparrès), mouchard amateur qui avait écrit dans le *Journal* un article sur Sébastien Faure, fabriqué sur des rapports policiers. Le poète Stéphane Mallarmé déposa en faveur de Fénon. Charles Henry, maître de conférences à la Sorbonne, Frantz Jourdain, journaliste également des témoins à décharge.

Après le réquisitoire de Bulot, dans lequel ce magistrat montre son peu de souci de la vérité judiciaire et qu'il termine par cette phrase ahurissante : « Vous êtes tous des misérables ! », après la superbe plaidoirie de M. de Saint-Auban en faveur de Jean Grave, Sébastien Faure se leva et, au milieu de l'émotion générale, prononça un discours merveilleux de logique et de clarté, d'une éloquence élevée et soutenue. L'accusation s'effondra lamentablement.

Dès lors, l'affaire était jugée. Seuls, Ortiz et ses complices, dont les vols semblaient être prouvés, pouvaient être condamnés et seuls ils le furent. Ortiz fut condamné à quinze ans de bague, Chericotti à huit ans. Enfin, Bertani se vit administrer six ans de prison pour port d'arme prohibée (on avait trouvé sur lui un pistolet qu'il apportait chez un armurier.)

Tous les autres accusés furent acquittés.

APRÈS LE PROCÈS

Ainsi le coup monté par la police et le gouvernement avortait pitoyablement. Après avoir arrêté, sur de simples présomptions, des hommes, qui pour la plupart étaient étrangers l'un à l'autre ; après avoir réuni dans la même accusation, des voleurs présumés comme Ortiz, des littérateurs comme Fénon et Chatel, des conférenciers comme Faure, des sociologues comme Grave, on aboutissait à ce soufflet cinglant : l'acquittement.

Une accalmie se produisit. L'inutilité des lois scélérates, des poursuites et des arrestations se manifestait. Libres, les anarchistes poursuivirent leur propagande. Sébastien Faure reprit ses conférences, des groupes se reformèrent. La répression exercée pendant deux années n'eut d'autre effet que de fortifier et rendre plus puissante la propagande libertaire.

Depuis, les anarchistes n'ont cessé de lutter dans tous les milieux et sur tous les témoins. Comme nous le disions plus haut, notre idée a pénétré partout, s'est imposée aux préoccupations d'aujourd'hui.

Les libertaires semblent, pour l'instant, avoir renoncé à la propagande par le fait. A part quelques actes isolés comme celui d'Elievant, rien n'est venu troubler la tranquillité des maîtres. Mais dans le domaine des idées, les anarchistes jadis peu nombreux, aujourd'hui en nombre considérable, ont acquis droit de cité et se sont cantonnés dans des positions inexpugnables.

Des tendances nouvelles se sont manifestées. Aux groupes batailleurs d'autrefois, succèdent des groupes d'études sociales. L'activité intellectuelle des libertaires se porta vers la science, leur besoin d'action en conduisit quelques-uns dans les syndicats.

Telle était la situation quand surgit l'affaire Dreyfus.

L'Affaire Dreyfus

Au début, les anarchistes hésitèrent. Ce capitaine millionnaire condamné à tort ou à raison les intéressait peu. Que les deux fractions de la bourgeoisie se jetassent l'une sur l'autre, cela n'aurait pu les émouvoir et leur seul rôle était de compter les coups.

Mais bientôt la bataille se précisa. D'un côté, toutes les forces de réaction et d'ignorance : l'Eglise, l'Armée liguées contre un individu. Dans la rue, les antisémites et les nationalistes, maîtres absolus, menaçaient, gueulaient et tuaient. L'infamie de l'Etat-Major s'avérait de plus en plus. Le militarisme pouvait être battu en brèche ; la révolution était dans l'air, pouvait surgir du jour au lendemain.

Dès lors, les anarchistes devaient se jeter dans le mouvement.

On sait avec quelle audace et quelle impétuosité ils s'y jetèrent. Les périplés de ce drame qu'est l'affaire Dreyfus, sont encore présents à toutes les mémoires. Le militarisme fut harcelé, criblé de coups, combattu sans répit. Sébastien Faure créa le *Journal du Peuple* qui, pendant une année, luta contre toutes les puissances réactionnaires et répandit les idées libertaires.

Ce furent de beaux jours de saine émotion, d'activité prodigieuse, de vie intense.

Le dénouement arriva. Encore une fois, la bourgeoisie après s'être appuyée sur les révolutionnaires, les lâchaient et retournaient à ses vomissements. N'importe ! A cette bataille, n'aurions-nous gagné que la possibilité de combattre le militarisme, ce serait beaucoup. Nous pouvons aujourd'hui dire ce que nous pensons de l'Armée, dénoncer les salées de la caserne, démasquer l'impunité patriotique. Et qui sait ? sans l'Affaire, l'Internationale antimilitariste des travailleurs qui vient de s'organiser aurait-il été possible ?

CONCLUSION

Les chaudes journées de lutte ont disparu. Le temps où la bombe répondait aux arrestations, où la dynamite donnait la réplique aux lois scélérates n'est plus. Nous l'avons dit : les anarchistes semblent manifestement d'autres tendances.

Les derniers arrivés d'entre nous jettent un coup d'œil surpris sur les événements de 92-94. Ce fut une époque inouïe, où s'entretenaient les dévouements, les féroce, les sacrifices, les lâchetés. La peur régnait dans toutes les sphères de la société. L'anarchiste considéré comme une bête féroce était accueilli par des cris d'effroi dans les réunions publiques et dans les bureaux de rédaction.

On est revenu là-dessus. On s'est plus à revêtir les anarchistes de caractères différents. Les uns les ont comparés aux premiers chrétiens comme ils avaient quelque chose de commun avec la vermine des catacombes ; d'autres en ont fait des désemparés acculés à la révolte. Autant de légendes.

L'anarchiste est un individu conscient. S'il ne sait pas absolument ce qu'il veut, car il n'est pas assez fou pour bâtrir des systèmes toujours fragiles et instables sur l'avenir, il sait parfaitement en échange ce qu'il ne veut pas. Ennemi des lois, des exploitations, contempteur de l'autorité sous toutes les formes, il se dresse contre la société avec ses institutions illogiques et suranées, ses rouages caducs. A l'intérêt collectif des troupeaux, il oppose l'intérêt individuel. A la lutte de classe, formule dérisoire, il substitue la lutte pour l'*Individu*, le droit à la vie pour tous.

Hors ces principes fondamentaux, l'anarchie est la maison largement ouverte à toutes les idées, à toutes les conceptions. Pas de chapelles, pas de boutiques. Tous peuvent y venir s'ils sont désireux de plus de justice et de liberté dans les relations sociales.

Quelles seront les formes qu'assumeront les batailles prochaines ? La dynamite fera-t-elle sa réapparition ? Au contraire, marquerons-nous à la Révolution par la grève générale ? Il sera difficile de pronostiquer.

L'idée anarchiste se modifie-t-elle, elle-même, au contact des événements ? Nous ne saurons répondre.

Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'idée anarchiste ne saurait mourir et qu'il ne peut y avoir décadence. Une idée qui résume toutes les aspirations humaines vers plus de bien-être, plus de justice, plus de bonheur, ne saurait disparaître qu'avec les sociétés et les hommes eux-mêmes.

VICTOR MERIC.

ASPECTS

SIGNE DES TEMPS

C'est un quartier pauvre et malsain. Les maisons ont le visage maussade et des vieilles malades sans espoir ; comme celles-ci, elles connaissent bien des histoires tristes et banales. Le ciel, gris, bas, laisse mollement filtrer un tiède rayon de soleil qui vient paresseusement réchauffer leurs vieux os.

Le ruisseau est sale et pue, où des enfants balafrés de morve, lancent une flotte en papier, chargée de poussières et d'illusions. L'usine souffle sa fumée noire sur les trois misérables arbres de la petite place. Un poivrot dort sur un banc. Quelques rares passants se croisent en silence, pressés, soucieux. La rue est toute barbouillée d'encre.

C'est un quartier pauvre et malsain. On y travaille. On y souffre.

Dans ce décor sans imprévu ni joie, un chant s'élève, plaintif et lamentable.

Deux enfants rachitiques et qui ne vivront pas vieux ; une malheureuse femme sans âge et qui n'a jamais été jeune : ce sont les artistes.

Sur la figure de la mère, la vie a écrit en rideaux profonds l'histoire de toute une existence de privations, de chagrins, de misère.

Tous trois chantent en marchant lentement, au milieu de la chausée. Quelque nouvelle romance, quelque complainte de mode ?

Non. Des lambeaux de la chanson m'arrivent aux oreilles :

Je t'en supplie, ne te fais pas soldat ! ... Une mère parle à son fils : elle lui rappelle tout ce qui doit le retenir à la maison, la femme à aimer, les gosses à nourrir, la terre à labourer.

Cela vaut mieux que tuer son prochain !

Ma parole, c'est presque un chant subversif !

L'air en est gignard et ridicule, l'écriture imbécile, la syntaxe incohérente ; mais...

Pour toucher le cœur des gens, il ne faut donc plus leur parler des provinces perdues, de l'héroïsme militaire, et du glorieux drapé qui sert de linceul à nos braves petits troupiers ? Les malheurs de la Patrie en devait deviennent-ils impuissants à tirer les larmes des yeux et les gros sous des poches ?

Est-ce un signe des temps ?

Mais hélas, bien que les paroles changent, c'est, au fond, toujours la même chanson : de pauvres esclaves annoncent ou beuglent dans les rues pour gagner leur pain.

C'est un quartier pauvre et malsain que la mendicité honteuse, n'éclairant pas l'éclatante charité ne saurait transformer.

Il est construit sur le terrain de l'ignorance et du mensonge que, seule, la flamme purificatrice de l'incendie bienfaisant pourra quelque beau soir, assainir.

Francis.

PROTESTATION

5 août.

Mon cher Matha,

Je ne puis laisser dire, sans protester, que les articles, d'ailleurs si instructifs, que votre collaborateur Georges Paul a écrits sur la question agraire, sont de moi. Paraf-Javal, qui se pique d'exacititude et de loyauté scientifiques, a publiquement affirmé dans une réunion récente ce fait absolument faux. Au surplus, les camarades qui ont lu ce que j'ai écrit sur la question agraire et les systèmes économiques (dans les *Superstitions politiques*) savent que je n'aurais pas écrit l'article de G. Paul sur le protectionnisme (*Libertaire* numéro 37), même en reconnaissant avec lui que le système protecteur a été utile aux ouvriers néo-zélandais (ce qui est possible là-bas peut ne pas être praticable ici).

Paraf-Javal fera donc bien d'apporter un peu plus de circonspection dans ses affirmations. Cela lui évitera de tromper ses camarades et d'offenser Georges Paul.

Bien à vous,

HENRI DAGAN.

Hors de la Tour d'Ivoire

III

Je voulais continuer, dire, après avoir fait la critique de notre inaction, comment, sans cesser d'être nous-mêmes, le parti de la révolution sociale et internationale, nous pouvions trouver des modes d'action. Je voulais montrer comment, tout en laissant — et précipitant quand possible — en France une évolution à gauche, beaucoup trop lente à notre gré, jusqu'à ce que surgisse une situation économique révolutionnaire, nous pouvions et devions, sous peine de n'être plus rien, appuyer moralement les révolutionnaires des autres pays. Non seulement parce que nous sommes internationalistes, mais parce qu'une France communiste libertaire, au milieu d'une Europe capitaliste et despote, ne pourrait vivre que cette Europe-là, ils luttent pour la détruire.

au plus pourriez-vous chercher à rognier de ci de là quelques articles de loi ou protester de temps à autre contre les arbitraires policiers. Par la force des choses, certains députés d'étiquette révolutionnaire : Vaillant, Chauvière, Meslier, Sembat, etc., sont tenus à le faire. Nous ne sauriez pas le faire autrement qu'eux. Quant à dessiner une orientation vers la société libertaire du sein d'un parlement, rouage bourgeois qui se disloque et qu'il faudraachever de détruire, vous n'y pensez certainement pas.

Du reste, il a fallu aux socialistes environ treize ans pour arriver à être au Parlement... une minorité impuissante à autre chose qu'à faire vivre un ministère. Votre tentative d'anarchie électorale sombrerait dans le plus piteux, le plus mortel avortement, à la fois sous l'indignation des anarchistes révolutionnaires et sous l'ahurissement des électeurs. L'anarchie révolutionnaire, malgré tout, a conservé chez les déshérités un prestige que lui ont donné son désintéressement, ses luttes, ses martyrs ; l'anarchie électorale, rallonge à l'arrivisme bourgeois et politique, tomberait mort-né sous les huées de la foule.

Vous pouvez méditer ceci : il entra au Palais-Bourbon, sous la Troisième République trois socialistes considérés comme les chefs révolutionnaires de haute valeur : Granger, blanquiste ; Lafargue et Guesde, marxistes. Sans doute, allaien-ils bouleverser le régime parlementaire, tout au moins « planter (air connu) le drapéau des revendications prolétariennes ». Or, Granger fit un discours sur les abattoirs de la Villette ; Lafargue se fit ramasser comme un petit garçon par le comte de Mun et Guesde ne fit rien du tout, sauf manifester une peur féroce lorsque Vaillant, anarchiste non électoral, jeta dans l'hémicycle une bombe insuffisamment chargée. Depuis, Granger comprit qu'il n'y avait rien à faire dans cette pétaudiére ; il abandonna le parlementarisme et s'en alla épouser la terre, montrant, malgré son égarement boulangiste, qu'il subsistait chez lui de l'intelligence et de la droiture.

C'est par une action incessante, mais d'action extraparlementaire, que nous avons notre raison d'être. Avons-nous eu besoin du Parlement pour faire les campagnes en faveur des victimes de Montjuich, de la Mano-Negra, d'Alcalá del Valle ? La Ligue antimilitariste, qui fera, j'en suis sûr, d'excellente besogne, est-elle un corps parlementaire ? Dans un autre ordre d'idées, la Ligue des Droits de l'homme, groupement essentiellement bourgeois mais dont nous pouvons reconnaître le rôle énorme dans l'affaire Dreyfus, était-elle une assemblée élue et légiférante ou une organisation surgie spontanément sous l'empire des nécessités ?

Les critiques que j'ai émises contre la néfaste tendance aux ergotages dogmatiques qui nous font oublier la vie réelle ne sont pas nouvelles ; il y a quelque dix-sept ans que je les ai formulées pour les premières fois. Par conséquent, mon cher Paraf-Javal, je n'ai nullement voulu vous prendre à partie : je me borne à dire très sincèrement ce que je pense et à penser comme ma constitution organique me permet de le faire.

Chacun de nous est lui-même et doit être lui-même. J'énoncerais une vérité de La Palisse en ajoutant que nul n'est infallible, mais a droit à la discussion loyale et même courtoise de ses idées. C'est pour quoi je m'abstiens même de demander quel est le candidat « anarchiste » pressé qui oserait battre réclame électorale sur le désintéressement de Kropotkine, la science de Reclus, les actes et la mort héroïque de Reinsdorf, Lieske, Pallas, Vaillant, Emile Henry, Caserio, Angiolillo, Bresci, Czolgosz, sans compter les pendus de Chicago, les garrottes de Xérès et les fusillés de Montjuich.

C'est en marchant sur tous ces cadavres des nôtres, que le futur candidat anarchiste tenterait de s'ouvrir un chemin au Palais-Bourbon !

Je le plaindras.

Ch. Malato.

DES FAITS

Prestidigitation. — On se souvient du sous-préfet de Fontainebleau qui, déniérement, s'amusa à vitrioler une châtaignier. Cet aimable fonctionnaire, que nous entretenons de nos deniers, fonctionnait surtout à Montmartre, dans les environs de *Cyrano* ou du *Rat Mort*.

Cette affaire vient de se dérouler de façon inattendue dans le cabinet du juge d'instruction. La victime a retiré toute plainte. Les témoins ont déclaré que les faits avaient été grossis.

Bref, il y a eu réconciliation. Le sous-préfet cascadeur a promis une toilette toute neuve. La belle enfant a pardonné. Il n'y avait guère que le juge qui n'était pas content.

Tout est bien qui finit bien. Mais il paraît qu'on s'était trompé sur les intentions du sous-préfet. Qui diable avait parlé du vitriol ? Lui, lancer du vitriol ! Le pauvre homme ! Il a bien jeté le contenu d'un flacon, en effet, mais ce n'était pas du liquide corrosif.

C'était de l'eau de Cologne.

Une mauvaise plaisanterie. — Les révolutionnaires russes viennent d'en faire une bien bonne à Kief. La censure est dans tous ses états.

Depuis plusieurs mois paraissait le journal *Le Boucher* dans lequel il était question de veaux, de cochons, de bœufs gras, de mouton et du prix de ces animaux. Personne n'avait fait attention à ce journal bien peu dangereux. Soudain, une lettre de dénonciation parvient à la censure. Horrible ! On apprit que par ces noms de bestiaux innocents, il fallait entendre les plus grosses légumes de la cour : généraux, ministres, gouverneurs étaient dési-

gnés sous les noms de taureaux, de bœufs, de buffles ; les grands ducs sous celui d'animaux gras ; les dignitaires de la cour par celui de veaux.

Immédiatement — on s'en doute — les papiers furent saisis, le personnel arrêté. Une dizaine de personnes furent conduites en prison.

C'est égal. Voilà une sale plaisanterie. Les autorités ne pardonneront pas facilement aux révolutionnaires qui viennent ainsi de les jouer.

Le tsarisme a quelquefois du bon. Il développe les qualités d'audace et d'habileté.

Le Glaneur.

L'organisation du bonheur⁽¹⁾

CHAPITRE III L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ (Suite)

CONCLUSIONS DU CHAPITRE III (Suite)

A présent ce carbone participe à une vie végétale. Dans l'intimité des tissus d'une plante, il circule, s'associe, se dissocie. On le retrouve combiné, tantôt avec certaines substances, tantôt avec d'autres, suivant les conditions diverses de température, de pression, d'ambiance qu'il rencontre aux divers moments de sa circulation.

La plante pourrit et, pendant ce temps, il est peu à peu converti par l'oxygène en acide carbonique, dont une partie se fixe, par exemple, sur de la chaux renfermée dans la plante, formant ainsi la substance appelée carbonate de chaux. Sous l'influence des eaux de pluie et par suite de l'intervention de l'acide carbonique ambiant, ce carbonate se dissout. La solution entraînée perd, par le frottement et par d'autres causes, le supplément d'acide carbonique qui la rendait soluble et laisse comme résidu le carbonate de chaux que nous appelons marbre, craie, blanc de Meudon, blanc de Troyes, etc. Dans cette substance, le carbone se trouve associé à du calcium et à l'oxygène qui est possiblement l'oxygène de tout à l'heure ou un autre.

Il serait aisé de montrer que la même chose peut se produire si la plante brûle au lieu de pourrir. Dans ce cas, comme dans le cas de la putréfaction, nous pouvons très bien retrouver, à un moment donné, sous forme minérale, des substances qui étaient auparavant sous forme végétale. De la sorte, voilà du carbone et de l'oxygène (2) qui auront été successivement carbone animal et oxygène animal, puis carbone végétal et oxygène végétal qui sont devenus carbone minéral et oxygène minéral sous forme de craie (carbonate de chaux). Ils pourront plus tard rentrer dans la vie végétale si, par exemple, des hommes intelligents, pour les besoins de la culture, jettent ce carbonate dans un terrain trop pauvre en chaux. Ce carbone, cet oxygène et ce calcium de la craie pourront tout aussi bien, sous d'autres influences rentrer dans la vie animale.

A qui est le carbone de cette craie, que nous avons suivi par ces chemins divers (chemins animaux, végétaux, minéraux) ? Qui en était antérieurement propriétaire ? De quel droit les substances qui composent cette craie, se sont-elles captées les unes les autres sans demander la permission de personne, sans « payer » ? Comprend-on le ridicule de ces questions et que l'idée de propriété ne correspond à rien d'objectif dans la nature ?

Réponse : Ce carbone, cet oxygène, ce calcium, qui composent cette craie, n'étaient auparavant à personne. Ils étaient à eux. ILS ETAIENT EUX. Ils circulaient sous certaines formes. Ils se sont rencontrés dans certaines conditions de température, de pression, d'ambiance, se sont combinés. Ils sont devenus « substance minérale, » ils sont devenus un minéral.

Rien n'est la propriété exclusive de personne. Ce sont les mêmes substances qui servent à tout. Les 80 corps simples catalogués en chimie et leurs composés se retrouvent dans les combinaisons minérales, végétales, animales. Ces substances sont, non pas à elles-mêmes, mais sont elles-mêmes. Elles s'associent et se dissocient, c'est-à-dire SE PRENNENT ET SE QUITTENT, SUIVANT LES CONVENANCES DU MOMENT. Nous-mêmes, substance humaine, formée des éléments minéraux universels, il nous faut, pour vivre, prendre et restituer au milieu ambiant, les substances qui, momentanément, nous conviennent ou nous gênent.

(A suivre.)

Erratum. — Dans le numéro 39, l'Organisation du Bonheur après la 23^e ligne, les mots suivants ont été omis : « Circulation végétale »

A V. M. — La théorie de l'échange n'est pas compatible avec la conception d'une société raisonnable. Nous le démontrons sous peu ici même. Il est également facile de montrer que les individus raisonnables doivent logiquement être camarades entre eux. Voir *Libre examen*. (La concurrence).

Je pense aux discours débités il y a une heure ou deux à ce petit cancer. Je revois les messieurs bédonnants de mon enfance. Les mêmes crânes chauves doivent toujours s'essayer à rester dignes dans une atmosphère de bain de vapeur.

Mêmes messieurs décorés, sinon décorés ; mêmes harangues qu'autrefois. Devoir ! Honneur ! Gloire ! ont résonné aux oreilles de mon petit cancer. Il n'a pas toujours compris ces mots creux. Il a sûrement été ému que tant de gens à l'air si imposant s'abaisse à lui parler.

Petit cancer, je voudrais à mon tour te faire un discours. Il ne sera pas long, peut-être pas académique, mais s'il pouvait te faire perdre ton air grave, quel résultat !

Regarde-toi. Tu ressembles à l'âne chargé de reliques dont parle La Fontaine.

On a voulu récompenser ton effort. Souviens-toi qu'un effort trouve en lui-même sa récompense : la lumineuse joie qu'il procure.

Il te disent encore, ces livres pressés religieusement sous ton bras, d'arriver partout premier. Or, sais-tu ce que c'est dans la vie : arriver premier ? On t'a dit que c'était d'être plus sage et meilleur que les autres. On t'a menti. Arriver premier c'est marcher sur qui vous gêne, c'est écarter sans scrupules tous les obstacles. Arriver premier, c'est dominer. Pour dominer, il faut faire souffrir.

Aura-tu la prétention, au bout de tes dix mois d'école, d'avoir absorbé un peu de science ! Pauvre petit cancer ! T'es-t-on dit qu'avant d'avoir inventé l'alphabet il s'est passé des milliers d'années. Songes qu'une vie d'homme ne suffit pas pour apprendre ce qu'il faudrait savoir.

Et quand même à vingt ans, tu sortiras de l'école bourré de savoir comme un gros dictionnaire, tu aurais encore à apprendre tout : la Vie.

Voilà ce qu'on ne t'apprend pas à l'école. La Vie ne se trouve pas dans tes livres.

Envie-donc un coup de pied dans tes ridicules lauriers. Fais une culbute. Secoue cette poussière de savoir dont tu es couvert. Si tu as la chance d'aller dans les champs, allonge-toi sur l'herbe. Ouvre tout grands tes yeux et si une bestiole vient à courir sur ta main, regarde-la vivre. Et chante, et ris surtout petit cancer. N'aie plus l'air d'un petit chien de cirque. Ressemble plutôt à ces sales cabots vadrouilleurs. Fuis comme eux la laisse et le collier.

Avant d'être un savant, sois un gosse. Francine.

Aux Partisans du Suffrage Universel

(La plus grande mystification du siècle)

On perd souvent un temps précieux à discuter à satiété sur des programmes et même sur des expressions qui n'offrent d'intérêt véritable que pour les ambitieux ; ceux-ci ne cherchent qu'à amuser des bâdauds avec des mots sonores et des phrases ronflantes, et ne visent qu'à réaliser à leur profit le paradis qu'ils préconisent pour s'attirer les suffrages de la masse des exploités.

C'est ainsi que les machiavels du socialisme s'acharnent à traiter sans désemparer les questions d'unité, de grève générale et autres analogues, qui pourraient préoccuper plusieurs générations sans jamais aboutir à un résultat sérieux.

Assurément, ces mots, pris dans leur sens textuel, ont leur raison d'être et expriment des idées compréhensibles ; mais ce n'est pas de cela que s'inquiètent les politiciens arrivistes ; ce qu'ils convoitent, ce sont les moyens d'entrer en scène à l'effet de succéder, sous des drapeaux de couleurs plus ou moins éclatantes, aux déteintes actuelles du pouvoir.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici que les membres de chaque corporation ont un intérêt majeur à améliorer leur situation dans l'état présent et qu'ils sont naturellement bien libres de discuter, à leur point de vue particulier, toutes les questions qui concernent ce sujet.

Mais il y a une question qui prime toutes les autres, c'est celle qui intéresse au même degré tous les êtres humains sans exception et sur laquelle les prolétaires seraient tous d'accord et constituerait cette Unité que l'on a si laborieusement et si vainement discutée dans tant de congrès. En dehors des moyens révolutionnaires, que nous n'avons point à examiner ici, il faudrait s'assurer si, dans le système capitaliste, il serait possible d'adopter un projet qui pourrait être accepté par tous les intéressés et dans quelles conditions il serait susceptible d'être appliquée.

Et bien ! les élections prochaines vont fournir l'occasion de recourir à ce procédé qui n'a rien d'anarchique, à vrai dire, mais qui permettra aux partisans du suffrage universel, s'ils sont sincères, d'essayer une bonne fois d'utiliser leur marotte.

Ce projet aurait l'avantage d'intéresser quel que corporation qu'ils appartiennent et dans quelque catégorie qu'ils soient classés (hommes de peine, ouvriers, domestiques, employés, commis, clercs, étudiants, professeurs, etc.) et il leur permettrait de jauger à sa valeur la bonne foi de leurs représentants.

En voilà l'exposé : il consisterait à exiger de tout candidat à la députation qu'il s'engage à faire discuter, dès son arrivée à la Chambre, un projet de loi ainsi conçu :

1^o Le droit à l'existence est garanti par l'Etat (même sous le régime capitaliste) à tous les êtres humains sans exception (valides, malades, infirmes, enfants et vieillards).

2^o Un minimum de salaire (le même pour tous les services) est fixé pour un maximum de temps de travail.

3^o Ce maximum constituerait l'indemnité allouée aux valides qui seraient inoccupés,

ainsi qu'aux malades, aux infirmiers et aux vieillards.

4^o Le minimum de salaire et le maximum de temps seraient obligatoires pour tous les employeurs.

5^o Ces conditions de minimum de salaire et de maximum de temps sont applicables à tous les individus rétribués aux dépens du public (employés, agents, commis, fonctionnaires magistrats, députés, conseillers municipaux et généraux) ; mais, pour cette catégorie d'individus, le minimum de salaire ne pourra jamais être dépassé, puisque l'excéder ne pourrait être prélevé, en grande partie, que sur le salaire de ceux qui ne seraient pas admis à en profiter.

Cette disposition présenterait cet avantage pour les prolétaires, que les députés, par égoïsme personnel, seraient les premiers intéressés à assurer un minimum suffisant aux citoyens les moins favorisés.

6^o Il y a même une autre condition qu'il serait urgent d'imposer aux candidats : ce seraient la généralisation du *referendum*, c'est-à-dire que toutes les conventions sociales (par conséquent d'intérêt commun), devraient être discutées et approuvées par le Peuple entier, conformément aux prescriptions de la Constitution de 1793.

Ce serait le vote sur les choses, la souvenance réelle et effective du Peuple, au lieu de ces *referendums* hypocrites que les dirigeants s'amusent à donner en pâture aux électeurs pour les détourner des choses séries et seulement quand ils le jugent utile pour se maintenir au pouvoir.

Est-il besoin de dire que nous ne nous faisons aucune illusion pour espérer le triomphe des revendications populaires aussi longtemps que durera le régime capitaliste ; mais c'est bien le moins que les électeurs, qui ont la naïveté de croire à l'efficacité du suffrage, faussement appelé universel, essaient de recourir à ce procédé.

L'expérience leur apprendra qu'on ne peut faire cesser un mal qu'en supprimant la cause qui le produit.

Atome.

LE PRINCIPE D'AUTORITÉ

Deux grands principes mettent aux prises les humains.

La masse, tenue soigneusement dans l'ignorance, adoré l'autorité, est tuée par elle et meurt pour elle.

Les créateurs du gouvernement, ceux qui vivent de l'obéissance systématique et les autres bénéficiaires de la soumission disent l'autorité nécessaire et immaculée. Tous les exploiteurs et les étourneaux qui feignent de croire ou croient par inconscience à l'utilité de la subordination sont à combattre ou à instruire.

Défenseurs d'un principe faux et nuisible, ils sont les auteurs des maux innombrables rongeant l'individu, cette unité en corde en formation.

La liberté n'a que de rares soutiens. Ceux-ci sont les indisciplinés, les mauvaises têtes, les révoltés sur lesquels la bourgeoisie verse des tombereaux d'infamies et s'efforce à supprimer part tous les moyens.

La plupart des travailleurs, dépourvus de toute logique, domestiqués comme des ruminants, laissent écraser les âmes fêlées ayant vu le principe d'autorité une haine inextinguible.

Aussi, les dirigeants de tout poil, blocs plus enfardés que le vieux rat de la fable, mais n'éveillant nulle méfiance, courbent-ils sous le joug, plus fortement que jamais, l'animal proléttaire.

La raison aînée dit à l'homme : « Ne

Tu te vautres dans la politique, les gouvernements te font chanter, les vessies des dominateurs te paraissent être des lampes électriques, tu te précipites goulument, à affamé ! sur les harangues vides de tes orateurs rassasiés, eux, de mets véritablement alimentaires.

Pour une buse, tu es une belle buse.

Ah ! l'autorité t'est chère !

Insensé ! Je me moquerai de toi si mon sort n'était lié au tien !

La double boucle que tu as à la cheville m'entraîne également.

Brisons nos fers, prisonniers de l'autorité. La résignation est de la lâcheté, la non-résistance à l'oppression est du néo-christianisme, et l'un et l'autre christianisme, c'est toujours l'esclavage.

« L'autorité est au gouvernement ce que la pensée est à la parole, l'idée au fait, l'âme au corps. L'autorité est le gouvernement dans son principe, comme le gouvernement est l'autorité en exercice. »

Quel est le penseur qui s'exprime en ces termes ? Proudhon, dont le travail intellectuel, quoique contradictoire sur certains points, est grand.

Aux partisans du gouvernement, il répond victorieusement : « L'expérience montre, en effet, que partout et toujours le gouvernement, quelque populaire qu'il ait été à son origine, s'est rangé du côté de la classe la plus éclairée et la plus riche contre la plus pauvre et la plus nombreuse ; qu'après s'être montré quelque temps libéral, il est devenu peu à peu exceptionnel, exclusif ; enfin, qu'au lieu de soutenir la liberté et l'égalité envers tous, il a travaillé obstinément à les détruire, en vertu de son inclination naturelle au privilège. »

Eh bien ! farouches et incohérents amants de l'autorité, parez cette botte, esquivez ce coup droit à votre sanguinaire idole !

Antoine Antignac.

Une fête de " l'Internationale "

Malgré la procession Dolet, malgré le temps un peu menaçant, la petite fête organisée dimanche dernier à Nanterre par l'U.P. *Géminal* a pleinement réussi. Dès le matin les camarades arrivent de Paris et des environs dans le jardin où l'on achève de construire une petite scène, et vers midi il faut se servir pour tenir tous autour de la grande table dressée dans la salle.

Après le café, on retourne dans le jardin où le public garnit déjà plusieurs bancs. Il n'y a plus de place que sur l'herbe quand, ouvrant le concert, une charmante camarade s'assied pour se hausser sur une énorme Bible (à sacrifice !) devant un piano que les *discordes* sociales paraissent, à vrai dire, avoir quelque peu influence. On remercie la pianiste de son talent et de son entraînement en lui épargnant pas les applaudissements qu'elle partage d'ailleurs avec les artistes qui se succèdent sur les planches, chantant ou récitant des vers de Rictus, de Faucheu, de Conté, de Pottier, etc.

Le groupe théâtral de l'U.P. Zola fait preuve mieux que de bonne volonté dans l'interprétation d'un drame : la *Griffe*, et ils soulèvent de frénési éclats de rire avec la *Recitation*, de Max Maurey. Bans obtient avec ses *Ballades rouges* son succès habitual.

Pièces, chants, monologues sont, par deux fois interrompus pour laisser la parole à nos amis Henri Duchmann et Miguel Almeyda.

C'est de l'Association Internationale Antimilitariste qu'ils sont venus parler.

Sans s'attarder à de vains lieux communs, ils font clairement ressortir la nécessité d'une union

internationale pour rendre efficace la propagande antimilitariste. Ils expliquent le but et l'organisation de l'A.I.A. issue du Congrès d'Amsterdam et insistent pour qu'un groupe soit formé de suite.

Aussitôt leur causerie terminée, des camarades s'approchent de nos collaborateurs pour avoir un complément de renseignements et jeter les bases d'un comité local. Voilà la besogne efficace de la journée : elle n'est pas inutile et nous ne pouvons que féliciter nos amis de Nanterre de l'œuvre suscitée.

Il est à souhaiter que cet exemple soit suivi, que tous les groupes d'études, les U.P. organisent des réunions au cours desquelles un membre du comité national de l'A.I.A. viendrait préciser, en une courte causerie, le but de l'Association et former des comités locaux.

A l'issue de la fête une souscription s'est, spontanément, organisée pour permettre au Comité de France de subvenir aux premiers frais. Voici le détail des sommes recueillies :

Danielou, 1 fr. ; Maynard, 0,50 ; Robert, 0,50 ;

Pechoux, 0,50 ; Carabeau, 0,50 ; Gournat 1 fr. ;

Cento, 0,50 ; Louis Mainmère, 0,50 ; Dumesnil, 0,50 ; Agasse, 0,50 ; Gassart, 0,50 ; Lamy, 0,50 ;

Gilbertier, 0,50.

AGITATION

Le groupe des *Etudiants révolutionnaires* remercie les camarades qui ont donné réponse à ses appels insérés dans *Les Temps Nouveaux* et dans *l'Action* du 6 août et les avertit que sous peu, ils recevront invitation de se rendre à la réunion privée du groupe.

Tous ceux qui s'intéressent à la lutte engagée à l'heure actuelle contre l'autocratie Nicolas et son gouvernement par nos camarades russes, sont priés de se joindre à nous, dans le mouvement de protestation que nous désirons faire en divulguant les crimes du tsar et de ses sbires ; et, en nous élévant contre les agissements policiers, passés, présents et futurs des espions internationaux.

Nous espérons, que nombre de camarades, mèneront la lutte avec nous, d'action et de pensée avec ceux qui combattent et souffrent en Russie. Les individualités et groupements, qui voudraient nous aider dans notre campagne, sont priés de correspondre avec le camarade

GABRIEL FRANÇOIS, 13, rue des Cannettes qui leur donnera réponse les convoquant à nos réunions.

Notre mouvement, ne sera pas seulement, une protestation contre les actes criminels de Nicolas ; mais aussi, une proclamation satisfaisante pour nos camarades russes, menaçant pour tous les affilés secrets et tous les gouvernements complices de la sauvagerie tsariste.

Le groupe n'ayant aucune accointance avec les politiciens et gouvernementaux, par conséquent, devant vivre par lui-même, nous espérons que les camarades qui disposent de moyens de propagande : (journaux, salles de réunions et autres), les mettront à notre disposition.

Des camarades russes, nous ont avertis de leur complète adhésion à notre mouvement ; c'est avec un vif plaisir, que nous en primes connaissance : nous donnons avis au gouvernement combiste qui expulserait avec honneur ces victimes de Nicolas, que tous les initiateurs et propagateurs de ce mouvement sont Français.

Pour le Groupe : G. FRANCONI, BERNOUARD, VERA LEMNIDOFF.

P. S. — Des camarades nous ont demandé copie du manifeste que nous fîmes à la gâtine et collâmes ; manifeste qui fut lacéré par les policiers ; il a paru dans l'*« Action »*, le 2 août, sous ce titre : L'Exécution de M. de Pleyte.

PORTUGAL

Au Portugal, tous les journaux anarchistes publient de nombreux articles sur le Congrès antimilitariste d'Amsterdam.

AGITATION

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault. 0 20 0 30

Population et subsistance, par G. Giraud 0 20 0 30

Essai d'arithmétique économique 1 » 1 15

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15

La Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25

La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta) 0 10 0 13

L'Immoralité du mariage (Chauh) 0 10 0 13

Causeries libertaires (J. de l'Ourthe) 0 10 0 13

Pourquoi nous sommes internationnalistes 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80

Notreau Manuel du soldat 0 10 0 13

DIVERS

L'Anarchisme (Ellitzbacher) 3 » 3 50

Les tablettes d'un lâzard (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soiiloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3

Dé Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) 2 » 2 90

En Déhors (Zo d'Axa) 0 80 1

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0

Véhémentement (poésies) (A. Veidaux) 1 » 1

La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux) 1 50 2 »

Guerre et Militarisme (Jean Gravé) 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 10 0 15

Ces postales :

Contre l'Égalité : 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delcourt) 3 » 3

Canisards, jeaux de lapins et cœcos (G. Dubois-Dessau) 3 » 3

L'Enfermé (J. Gustave Géffroy avec un masque de Blanqui, éau-forte de F. Braquemont) 3 » 3

L'armée contre la nation (Urbain Gohier) 3 » 3

Les prétoriens et la Congrégation 3 » 3

Deux secrétariats seront bientôt constitués à Lisbonne et à Oporto.

Une souscription est ouverte pour faire les frais d'une édition du « Manuel du soldat ». Cette brochure sera distribuée gratuitement.

AUTRICHE

A Trieste, deux explosifs ont été trouvés à proximité d'un dépôt de dynamite. Comme à la baraque, il n'y a pas eu d'explosion.

La grève des mines de pétrole continue. Les troupes occupent tous les points stratégiques.

ETATS-UNIS

Les ouvriers tailleur de New-York, au nombre de 40,000, sont en grève.

50,000 ouvriers de la fabrique de conserves alimentaires de Chicago se sont également mis en grève et réclament une augmentation de salaire.

À Michigan, les ouvriers renvoyés par faits de grève ont fait sauter à la dynamite la maison du directeur des mines de fer de Brotherton et Sunday Sake.

A New-York et dans les provinces de l'est, les bouchers ont cessé tout travail ; ils sont au nombre de 60,000.

Dans la majorité des villes américaines, les prévisions ne dureront pas plus de huit jours.

COMMUNICATIONS

JEUNESSE SYNDICALISTE DE PARIS

Mardi, 23 août 1904, salle de l'Harmonie, 92, rue d'Angoulême. — Controverse entre les camarades Fribourg et Girault sur le « Syndicalisme doit-il être nettement antiparlementaire ? ». Entrée 30 centimes pour couvrir les frais. Gratuile pour les femmes.

La Coopération des idées. — Mardi, 16 août, causerie par Miguel Almeyda sur la Nouvelle Internationale.

U. P. Mouffetard, 76, rue Mouffetard. — Mardi, 16 août, causerie de Henri Duchmann. Sujet : l'Internationale Antimilitariste.

Jeunesse libertaire des 19^e et 20^e arrondissements. — Samedi, 13 août, à 8 h. 1/2, réunion publique salle Cerbelaud, 32, rue du Pré-Saint-Gervais. Entrée : 0 fr. 25, Monjuich, Mano Negra, Alcâla del Valle.

Conférences de Duchmann, U. P. Mouffetard, 76, rue Mouffetard. — Mardi 16, Congrès antimilitariste d'Amsterdam ; jeudi 18, Coopération des Idées, faubourg St-Antoine ; L'Erreur féministe.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Souscription permanente à la brochure à distribuer du 3. Déclaration d'Emile Henry, avril 1894, à un franc le cent, port en plus.

L'Absurdité de la Politique, de Paraf-Javal, à un franc le cent, port en plus.

Causeries populaires du XVII^e arrondissement. — Avertissement aux camarades que des réunions vont avoir lieu sous peu : les camarades qui s'intéressent à ce mouvement sont priés de correspondre avec le camarade Bernouard, 54, rue Montparnasse.

Le Groupe libertaire du XIV^e arrondissement. — Avertissement aux camarades que des réunions vont avoir lieu sous peu : les camarades qui s'intéressent à ce mouvement sont priés de correspondre avec le camarade Bernouard, 54, rue Montparnasse.

Ordre du jour de la prochaine réunion : Crédit d'une section de l'Internationale Antimilitariste.

L'Enseignement mutuel (Université populaire du 18^e), fondée en 1898, 41, rue de la Chapelle, à gauche dans la cour. Aout 1904. Conférences à 8 h. 1/2. — Samedi 13, André Spire : Histoire de la Poésie Française (Boileau) ; mercredi 17, L'Amour : les Syndicats corporatifs ; samedi 20, la Réunion n'aura pas lieu ; mercredi 24, Maurice Kahn : la Russie révolutionnaire ; samedi

27 : Thé intime, Discussion sur les questions d'actualité ; mercredi 31, L. Bruneteaux : des Universités populaires.

Les cours de dictée et d'allemand sont interrompus pendant le mois d'août.

Consultations médicales par Mlle Gueller, docteur en médecine, à son domicile, 36, rue de la Chapelle, le mardi de 8 à 9 heures du soir.

Consultations juridiques — Service de placement.

Le jardin